



www.comptoirlitteraire.com

présente

“Les fâcheux”

(1661)

Comédie-ballet en trois actes et en vers

de

MOLIÈRE

pour laquelle, on trouve ici :

-un résumé

-une analyse de :

-l'intérêt de l'action (page 4),

-l'intérêt littéraire (page 5),

-l'intérêt documentaire (page 6),

-l'intérêt psychologique (page 8),

-l'intérêt philosophique (page 8),

-la destinée de l'œuvre (page 9).

Résumé

Prologue

Dans un paysage mythologique, une coquille s'ouvre et en sort une «*agréable Naïade*» qui fait la louange du roi ; puis elle invite à sortir des arbres «*plusieurs Dryades accompagnées de Faunes et de Satyres*» ; enfin elle «*emmène avec elle, pour la comédie, une partie des gens qu'elle a fait paraître, pendant que le reste se met à danser au son des hautbois, qui se joignent aux violons.*»

Acte I

Scène 1

Le marquis qu'est Éraste se plaint :

*«Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours assassiné !*

Il semble que partout le sort me les adresse.» (vers 1-3).

Il raconte qu'un «*fâcheux*» non seulement vint au théâtre à «*grand fracas*» s'installer sur la scène mais, de plus, l'apostropha, et, à la sortie, s'imposa encore à lui. Puis il se plaint de Damis, le tuteur de celle qu'il «*adore*», Orphise, et qu'il est pressé de rejoindre, alors que son valet, La Montagne, le retarde en voulant rectifier sa tenue.

Scène 2

Voyant Orphise qui, étant accompagnée d'un certain Alcidor, passe près de lui en détournant la tête, il envoie s'enquérir de la raison de cette conduite La Montagne qui se montre «*fâcheux*» en s'assurant plusieurs fois de la conduite qu'il doit tenir.

Scène 3

Éraste est abordé par Lysandre, un amateur passionné de musique, qui veut lui faire danser une «*petite courante*» qu'il entend présenter à «*Baptiste le très cher*».

Scène 4

Orphise est maintenant seule, mais Éraste éprouve désormais de «*la haine*» pour «*la belle inhumaine*».

Scène 5

Orphise dit à Éraste avoir eu à subir «*un fâcheux*».

Scène 6

Ils sont interrompus par Alcandre qui, chatouilleux sur l'honneur, demande à Éraste de l'assister pour un duel, ce à quoi il se refuse pour ne pas «*déplaire*» au roi. Orphise s'est esquivée.

“Ballet du premier acte”

-“Première entrée” : «Des joueurs de mail, en criant gare, obligent Éraste à se retirer ; et comme il veut revenir lorsqu'ils ont fait...»

-“Deuxième entrée” : «des curieux viennent, qui tournent autour de lui pour le connaître, et font qu'il se retire encore pour un moment.»

Acte II

Scène 1

Éraste se plaint des «*fâcheux*», constate que «*Le soleil baisse fort*», et s'étonne du retard de son valet.

Scène 2

Éraste est abordé par Alcippe, un joueur de cartes malheureux qui lui raconte sa déconvenue au jeu de piquet. Mais il l'invite à se consoler lui-même.

Scène 3

Revient La Montagne qui, cependant, ne cesse de retarder la révélation de la nouvelle qu'il apporte au sujet d'Orphise, ce qui exaspère Éraste. Ayant appris qu'elle lui demande de l'attendre au lieu où il se trouve, il décide de *«lui faire / Quelques vers»*.

Scène 4

Deux femmes, Orante et Clymène, demandent à Éraste de juger le *«différend»* qu'elles ont au sujet de cette question : *«s'il faut qu'un amant soit jaloux»* ; après qu'elles aient longuement déroulé leurs arguments, il leur fait savoir que, selon lui, *«Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux»*, et s'esquive.

Scène 5

Éraste retrouve Orphise qui se montre mécontente de l'entretien qu'il vient d'avoir, et sort.

Scène 6

Éraste est abordé par Dorante, un chasseur qui lui raconte sa partie de chasse à courre qui fut gâchée.

“Ballet du second acte”

- *“Première entrée”* : *«Des joueurs de boule arrêtent Éraste pour mesurer un coup dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse danser un pas composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.»*

- *“Deuxième entrée”* : *«De petits frondeurs les viennent interrompre, qui sont chassés ensuite...»*

- *“Troisième entrée”* : *«par des savetiers et des savetières, leurs pères, et autres, qui sont aussi chassés à leur tour...»*

- *“Quatrième entrée”* : *«par un jardinier qui danse seul, et se retire pour faire place au troisième acte.»*

Acte III

Scène 1

Éraste s'inquiète d'abord de l'obstacle à son amour qu'est Damis ; puis se réjouit de cet obstacle, et veut aller au rendez-vous que lui a donné Orphise sans être gêné par son valet.

Scène 2

Éraste est abordé par Caritidès, un cuistre pédant qui lui demande de porter au roi sa requête pour une charge de contrôleur de l'orthographe des enseignes, et lui lit un texte si long qu'il l'exaspère.

Scène 3

Éraste est abordé par Ormin, un économiste qui lui demande de soutenir auprès du roi son projet de taxes portuaires sur les côtes françaises.

Scène 4

Éraste est abordé par Filinte, un marquis ami qui veut l'accompagner partout afin de lui éviter une mésaventure en le défendant avec son épée.

Scène 5

Alors que Damis dit vouloir empêcher Éraste d'obtenir sa nièce, celui-ci le voit attaqué par des spadassins et vient à son secours, *«l'épée à la main»*. Aussi Damis consent-il au mariage.

Scène 6

Orphise consent elle aussi au mariage. Sont invités des «*violons*». Mais se présentent des «*masques*» dans lesquels Éraсте voit des «*fâcheux*».

“*Ballet du troisième acte*” :

-“*Première entrée*” : «*Des suisses avec des hallebardes chassent tous les masques fâcheux, et se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise...*»

-“*Dernière entrée*” : «*quatre bergers et une bergère qui, au sentiment de tous ceux qui l'ont vue, ferme le divertissement d'assez bonne grâce.*»

Analyse

L'intérêt de l'action

En 1661, le surintendant des finances, Nicolas Fouquet, qui voulait, dans son château de Vaux-le-Vicomte, offrir au roi une grande fête, commanda à Molière une pièce qui pourrait présenter des entrées de ballets car la Cour était très férue des ballets ; mais, comme ils étaient en général exécutés par les membres de la Cour, dont le roi lui-même, il existait encore peu de danseurs professionnels. En conséquence, pour étoffer un spectacle qui, sans cela, aurait pu paraître un peu restreint, il fut convenu d'englober ces ballets dans une pièce dont le sujet permettrait de relier entre elles des «entrées de ballet» conçues séparément.

Mais Molière donna une ampleur inédite à la partie qui lui revenait et en fit une œuvre à part entière. C'est d'autant plus remarquable, qu'il eut très peu de temps pour le faire, comme il le signala dans son “*Avertissement*” précédant l'édition du texte : «*Jamais entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci, et c'est une chose, je crois, toute nouvelle qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours.*» ; il aurait voulu que «*les choses aient pu être méditées avec plus de loisir*».

Le désir de faire plaisir au roi explique la présence du “*Prologue*”, un texte qui fut en fait l'œuvre de Paul Pellisson, chef de cabinet de Fouquet, un éloge fastueux débordant de flatterie et évoquant un monde mythologique déjà animé par de la musique, qui fut diversement jugé : «D'une élégance et d'une pureté de style remarquables » (Louis-Simon Auger) – «Vers fort plats» (Ch.-M. Desgranges).

Puis, Molière reprenant la recette du mécanisme à répétition qu'il avait déjà employée dans “*L'étourdi ou Les contretemps*”, se déroule la pièce où, l'amour d'Éraсте pour Orphise n'étant qu'un prétexte, on assiste à une simple revue, au défilé de quelques originaux contemporains, des personnages excessifs et incommodes, qui viennent importuner le jeune homme au mauvais moment, avec des discours et des comportements inappropriés (d'où l'emploi du mot «*fâcheux*»). Est donc déployée une galerie de portraits satiriques comme Célimène allait, dans “*Le misanthrope*” en esquisser pour amuser les marquis (signalons que, dans “*Le misanthrope*”, Alceste, comme Éraсте, court après un impossible tête-à-tête avec Célimène, dont la conduite cependant motive ces contre-temps). Ces «*fâcheux*» sont nés de hasards de rencontres : le marquis du théâtre (Molière commençant par le personnage le plus haut dans la société, qui n'a aucune inhibition, aucune timidité), Alcidor, Lysandre, Alcandre, Alcippe, Orante et Clymène, Dorante (qui donne, en II, 6, un récit de chasse plein de verve), les joueurs de boule, Caritidès, Ormin, Filinte, les masques. Mais il faut aussi compter parmi les «*fâcheux*» : le valet La Montagne du fait qu'il est plein de prévenances, le tuteur Damis qui s'oppose au mariage, et même, sinon surtout, Orphise (avec laquelle Éraсте n'est pas sorti de peine !). Comme la nuit est tombée, la revue s'arrête. Molière aurait pu la continuer, mais au risque de la monotonie. À la fin, par une très schématique péripétie romanesque, il se hâta de terminer, comme souvent, par un mariage.

En ayant joint à sa comédie des ballets, Molière inventa donc un genre nouveau de théâtre, la comédie-ballet, spectacle qui mêle la musique et la danse à une action dramatique unique (contrairement à l'opéra-ballet, plus composite). Dans son "*Avertissement au lecteur*" qui allait accompagner l'édition du texte, il indiqua : «*C'est un mélange qui est nouveau pour nos théâtres.*»

Du fait du petit nombre de danseurs dont il disposait, et pour leur laisser le temps de changer de costume, il décida de placer leurs diverses entrées à la fin de chaque acte. Il confia la composition de la musique à Pierre Beauchamp, tandis que la «*courante*» qui est chantée et dansée en I, 3, où est mentionné «*Baptiste le très cher*» (vers 205), fut en effet l'œuvre de Jean-Baptiste Lulli. Pierre Beauchamp régla les chorégraphies. La scénographie fut organisée par le machiniste italien Giacomo Torelli. Les décors furent conçus par Lebrun.

L'intérêt littéraire

Pour l'évaluer, distinguons ces deux aspects : la langue et le style.

* * *

À son habitude, Molière usa d'une langue «drue et diverse, riche d'images jaillissantes, de mots et de locutions à pulpe savoureuse» (Robert Jouanny), souvent propres au XVII^e siècle, qu'on peut relever et expliquer :

- «*appas*» (vers 261) : «tout ce qui, chez une femme, excite le désir» ;
- «*arrêt*» (vers 461, 463, 467) : «décision de justice» ;
- «*baladin*» qui est un adjectif : «*maîtres baladins*» (vers 198) : «maîtres de ballet» sans aucune nuance péjorative ;
- «*balancer*» (vers 550) : «hésiter entre deux possibilités» ;
- «*bruit*» (vers 390, 634) : «réputation» ;
- «*canon*» (vers 17, 137) : «pièce de toile ornée de dentelle, de rubans, qu'on attachait au-dessous du genou» ;
- «*capitan*» (vers 273) : «personnage ridicule, d'une bravoure affectée» ;
- «*chagrin*» (vers 107) : «tourment», «amertume» ;
- «*chance*» : «*pousser sa chance*» (vers 59) : «exploiter la situation jusqu'au bout» ;
- «*courante*» (vers 180) : danse lente, sur un air à trois temps, qui était alors fort à la mode mais allait être détrônée par la vogue du menuet ;
- «*crincrin*» (vers 824) : «jouet bruyant qu'on faisait tourner autour d'un bâton pour imiter le cri de la grenouille» ;
- «*diantre*» (vers 150) : altération euphémisante de «diable» ;
- «*divertir*» (vers 742) : «faire dévier de la voie» ;
- «*empire*» (vers 255, 432) : «puissance», «pouvoir» ;
- «*fâcheux*» : «importun» - le mot d'adjectif était devenu nom commun, largement employé par Molière dans bon nombre de ses pièces ;
- «*feu*» (vers 123, 602, 776, 786) : «ardeur amoureuse» ;
- «*faquin*» (vers 659) : «individu sans valeur, plat et impertinent» ;
- «*flamme*» (vers 235, 303, 443, 788) : «ardeur amoureuse» ;
- «*fleuret*» (vers 195) : «pas de bourrée» ;
- «*galanterie*» (vers 760) : «rendez-vous galant» ;
- «*galèche*» (vers 76) : «carrosse riche et léger, à six chevaux, dont la mode était récente» ;
- «*gaulis*» (vers 570) : «grosses branches» ;
- «*heur*» (vers 623) : «bonheur» ;
- «*méchant*» (vers 654) : «mauvais» ;
- «*minutant*» (vers 72) : au propre «rédigeant le brouillon d'un acte» («la minute» se fait dans une écriture menue et rapide) ; ici, «projetant» (dans sa "*Satire VIII*", Régnier employa la même expression dans une situation analogue) ;
- «*morguant*» (vers 33) : «bravant insolemment» ;

- «*nasarde*» (vers 659) : «chiquenaude sur le nez» ;
- «*objet*» (vers 122, 290, 350, 358, 594, 810) : «femme aimée» dans le style précieux ;
- «*obliger*» (vers 749, 758, 795) : «soumettre à la nécessité de faire preuve d'autant de bienveillance qu'on en a reçu» ;
- «*pécore*» (vers 559) : «animal», «bête» ;
- «*pistole*» (vers 736) : «monnaie d'or ayant même poids que le louis» ;
- «*placet*» (vers 648) : «écrit adressé à un souverain, à un ministre, pour demander justice, se faire accorder une grâce, une faveur» ;
- «*rompre en visière*» (vers 268) : «rompre la lance dans la visière du heaume de l'adversaire» ; de là, «attaquer violemment» ;
- «*savanta*» (vers 694) : «homme qui a un savoir confus et qui affecte de paraître docte» ('*Dictionnaire de l'Académie*', 1694) ;
- «*sèche*» : «me la donnant plus sèche» (vers 75) : «me faisant une proposition plus désagréable encore» ;
- «*souffleur*» (vers 697) : «alchimiste chercheur de la pierre philosophale», la «*bénite pierre*» (vers 699) ;
- «*succès*» : «ce qui arrive de bon ou de mauvais à la suite d'un acte, d'un fait initial» ; d'où «*funeste succès*» (vers 92) ;
- «*suisse*» (vers 825) : «portier, concierge, d'un hôtel particulier» ;
- «*transport*» (vers 339, 419, 445) : «forte émotion» ; d'où : «*transporter*» (vers 335) ;
- «*vider*» (vers 769) : sous-entendu «une querelle» : la régler d'une façon définitive.

* * *

En ce qui concerne le style, Molière, comme tous les dramaturges, ne put avoir qu'un style de théâtre, s'adaptant aux différents personnages, à leurs caractères et aux situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs langages étant donc très variés.

Ainsi l'amant qu'est Éraсте use des hyperboles coutumières aux précieux ; empêché d'aborder Orphise, qui a de «*divins appas*» (vers 261), il se plaint de se trouver «*dans les extrémités d'un si cruel martyre*» (vers 160), d'éprouver une «*tristesse mortelle*» (vers 228) ; il la qualifie de «*belle inhumaine*» (vers 215), de «*cruelle*» (vers 227) qui a «*un esprit méchant*» (vers 229), qui est une «*trop sévère beauté*» (vers 254).

L'intérêt documentaire

Dans "*Les fâcheux*", où il se livra à une satire sociale d'une grande liberté, Molière nous donna de nombreux aperçus des mœurs du XVIIe siècle. Sa dénonciation amusée de «*fâcheux*» correspondait parfaitement à l'esprit du «beau monde» du temps où on se moquait de ceux qui ne possédaient pas le code de civilité en usage alors.

-Il poursuivit sa satire, commencée dans "*Les précieuses ridicules*", des marquis que Louis XIV allait transformer en laquais.

Il nous apprend que, au théâtre, certains de ces aristocrates vaniteux venaient «faire leur carrousel» sur la scène, où ils s'asseyaient sur des banquettes qui, derrière deux balustrades, se trouvaient côté cour et côté jardin, voulant être vus plutôt que de voir, et gênant les comédiens :

«*Un homme à grands canons est entré brusquement
En criant : "Holà-Ho ! un siège promptement !"
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.*» (I, 1).

Le parterre ne se faisait pas faute de siffler ces gêneurs ; dans les écrits du temps, on se plaignait de cet envahissement de la scène par les gens du «bel air» qui y allaient «pour se faire voir et pour avoir le plaisir de conter des douceurs aux actrices» (Tralage) ; l'abbé de Pure constatait : «Combien de fois, sur ces morceaux de vers : "Mais le voici... mais je le vois", a-t-on pris pour un comédien et pour

le personnage qu'on attendait des hommes bien faits et bien mis qui entraient alors sur le théâtre et qui cherchaient des places après même plusieurs scènes déjà exécutées.». L'auteur Molière les railla ; mais le directeur de théâtre qu'il était aussi ne se plaignait pas, car les places de scène étaient fort chères (elles coûtaient un demi-louis, 110 sous) tandis qu'on s'entassait debout au parterre pour 15 sous !

Il se moqua aussi de la mode des embrassades exubérantes qui faisait que les marquis étaient «*précipités / Dans les convulsions de leurs civilités*» (vers 99-102).

-En I, 3, il fit résonner une «*courante*», qui permettait une danse alors fort à la mode.

-Au vers 279, il mentionna qu'«*Un duel met les gens en mauvaise posture*», faisant ainsi allusion aux divers édits de Louis XIV contre le duel. Signalons que, à l'époque, l'usage était pour les seconds de se battre également.

-Comme, aux vers 280-281, il fait dire à Éraste : «*Notre roi n'est pas un monarque en peinture : / Il sait faire obéir les plus grands de l'État*», faut-il croire qu'il était prophète ou qu'il en savait bien long sur les secrets du roi, car on peut y voir une allusion à l'arrestation de Fouquet qui allait suivre la fête trop ostentatoire qu'il avait offerte à Louis XIV et qui le poussa à se débarrasser de son surintendant des finances.

-En II, 2, est décrite une partie de piquet (ancêtre de la belote) qui n'est pas pure fantaisie ; les joueurs du temps (le jeu faisait fureur dans l'aristocratie) pouvaient la suivre point par point.

-En II, 4, on voit se montrer cette conception de l'amour, comme d'un combat ayant des «*vainqueurs*» (vers 430) et des vaincus, qu'avaient les précieux et les précieuses qui se posaient aussi les questions de morale galante qui opposent Orante et Clymène : «*S'il faut qu'un amant soit jaloux*» (vers 402) - «*Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre?*» (vers 404), qui étaient débattues dans les ruelles, et que Molière avait déjà traitées dans «*Dom Garcie de Navarre*».

-En II, 6, le récit de Dorante présente un ensemble de pittoresques termes de vénerie et d'hippisme :

-«*appuyer les chiens*» (vers 514) : les exciter de la voix et du cor ;

-«*barbe*» (vers 527) : cheval de selle d'Afrique du Nord ;

-«*brisées*» (vers 512) : branches que le veneur rompt (sans les détacher de l'arbre) pour marquer la voie de la bête qu'il veut chasser ; «*frapper aux brisées*» (vers 512) : découpler les chiens aux endroits marqués par les brisées ;

-«*cerf à sa seconde tête*» (vers 496) : cerf qui a entre 3 et 6 ans ;

-«*cerf de meute*» (vers 566) : le premier sur lequel on ait lancé la meute,

-«*cerf dix-cors*» (vers 494) : cerf qui a cinq andouillers ou cors sortant de chaque corne, cerf de sept ans au moins ;

-«*le change*» (vers 562) : substitution d'une nouvelle bête à la place de celle qui avait été lancée ;

-«*connaissance*» (vers 564) : pince du cerf plus longue que l'autre ;

-«*coupeurs*» (vers 540) : chiens qui se détachent de la meute pour couper la retraite du cerf vers le bois ;

-«*court-jointé*» (vers 529) : cheval à paturon court ;

-«*empaumer la voie*» (vers 552) : trouver la piste d'un gibier et la suivre avec ardeur ;

-«*étoile*» (vers 527) : marque blanche au front d'un cheval, d'un bœuf ;

-«*huchet*» (vers 508) : cor avec lequel on «huche» (appelle) les chiens ;

-«*houret*» (vers 509) : mauvais chien de chasse ;

-«*pincés*» (vers 564) : pointes des ongles des cerfs ;

-«*rein double*» (vers 531) : signe de vigueur de l'animal ; l'épine dorsale divise les reins par un sillon ;

-«*tayaut*» (vers 513, 558) : cri du veneur pour signaler la bête ;

-«*vieille meute*» (vers 519) : les chiens de second relais.

-En III, 2 se présente Caritidès qui se targue de son nom grec qui, étant plus exactement Charitidès, signifie «fils des Grâces». Il veut faire du nom et du nom de famille d'Éraste «*un poème en forme d'acrostiche / Dans les deux bouts du vers et dans chaque hémistiche*» (vers 679-680), c'est-à-dire un triple acrostiche, les lettres formant trois colonnes perpendiculaires au premier et septième pied de vers qui par suite ne rimeront pas entre eux.

-Le «*Mail*» qui est évoqué au vers 691 était une promenade située à Paris près de l'Arsenal.

L'intérêt psychologique

Les divers «*fâcheux*» qui importunent le pauvre Éraste en voulant l'entretenir de leurs préoccupations et lui imposer leur présence, s'ils sont animés de l'universel égocentrisme, s'ils sont ravis de trouver quelqu'un qui écouterait le récit de leurs malheurs, l'affirmation de leur génie, entamant d'ailleurs toute la conversation en se plaignant des raseurs qu'ils ont rencontrés en s'en venant, sont néanmoins peints avec une aimable bonhomie et une affectueuse compréhension. Plusieurs d'entre eux sont en proie à une idée fixe ; mais on peut considérer qu'Éraste l'est lui aussi, son idée fixe s'appelant Orphise qui joue d'ailleurs avec lui du dépit amoureux que Molière avait si bien montré dans la pièce à laquelle il avait donné ce titre, qui se montre, en II, 5, jalouse de l'attention que les précieuses Orante et Clymène ont porté à Éraste tandis que celui-ci ne lui a pas reproché son passage avec Alidor, retournement de la situation habituelle entre hommes et femmes !

En III, 1, figure cette réflexion de valeur générale :

*«L'amour aime surtout les secrètes faveurs ;
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs ;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.»* (vers 605-608).

Signalons que certains commentateurs ont voulu trouver à la pièce un aspect autobiographique. On avançait l'idée que Molière avait mis en scène les «*fâcheux*» qui l'empêchaient d'aller rejoindre Armande Béjart qui, d'ailleurs, se conduisait comme Orphise. En fait, il ne faut pas mettre en rapport chaque comédie de Molière avec sa vie personnelle.

L'intérêt philosophique

Il tient à la répartie par laquelle, en I, 1, le valet d'Éraste, La Montagne, oppose à la plainte de son maître une indulgente et souriante philosophie qui est l'acceptation des mauvais côtés de la condition humaine, ici la présence de «*fâcheux*» :

*«Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie :
Tout ne va pas, Monsieur, au gré de notre envie.
Le Ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses Fâcheux,
Et les hommes seraient sans cela trop heureux.»* (vers 107-110).

Le long récit que faisait alors Éraste prouve d'ailleurs qu'on risque toujours d'être le fâcheux de quelqu'un, et nous apprend que, en conséquence, il faut savoir user d'indulgence à l'égard de ceux qu'on peut avoir à subir.

Des commentateurs sérieux, habitués à réfléchir sur les textes, ont voulu voir dans cette simple pièce à tiroirs une pièce à thèse. Ainsi Abel Lefranc, y vit une «première esquisse de philosophie générale», une peinture «de l'universelle folie».

La destinée de l'œuvre

“*Les fâcheux*”, cette première comédie-ballet de Molière, furent représentés le 17 août 1661, devant Louis XIV, chez le surintendant des finances Fouquet, dans son château de Vaux-le-Vicomte, avec cette distribution :

«*L'agréable Naïade*» : Madeleine Béjart qu'un mécontent traita de «vieux poisson» !

Éraste : La Grange

La Montagne, valet d'Éraste : Du Parc

Orphise : Armande Béjart

Orante : Mlle de Brie

Clymène : Mlle du Parc

Le marquis du théâtre : Molière

Alcidor : Molière

Caritidès : Molière

Lysandre : Molière (il portait un vêtement de «soie rayée bleue et aurore, avec une ample garniture d'incarnat et jaune»)

Alcandre le duelliste : Molière

Alcippe le joueur : Molière

Dorante, le chasseur : Molière (il portait «justaucorps de chasse, sabre et la sangle [...] une paire de gants de cerf, une paire de bas à botter de toile jaune»),

Ormin : Molière

Filinte : Molière

Damis, tuteur d'Orphise : L'Espy

L'Espine, valet de Damis

La Rivière et deux camarades

Molière joua donc les neuf «*fâcheux*» masculins, ces déguisements successifs soulignant la virtuosité du comédien.

La pièce obtint un grand succès, le public ayant reconnu sur la scène un certain nombre de pratiques et d'usages de personnes qui lui étaient familières, d'où un effet de vérité.

Au sortir de la représentation, La Fontaine proclama la nécessité de respecter la nature : «Et maintenant il ne faut pas / Quitter la nature d'un pas.» Et il écrivit à son ami, Maucroix : «C'est un ouvrage de Molière : / Cet écrivain, par sa manière, / Charme à présent toute la Cour. / De la façon que son nom court, / Il doit être par-delà Rome. / J'en suis ravi, car c'est mon homme.»

Pour expliquer la rapidité avec laquelle la pièce fut composée, des contemporains parlèrent de portraits détachés que Molière tenait déjà tout prêts, ou que des gens de qualité lui avaient apportés, «bien aises d'être raillés» par l'auteur à la mode.

Or Louis XIV avait remarqué que, parmi ces «*fâcheux*», il manquait l'enragé et importun chasseur ; et, en lui montrant le marquis de Soyecourt, connu pour ses récits de chasse assommants, il dit à Molière : «Voilà un grand original que vous n'avez pas encore copié.» Et, à la seconde représentation, qui eut lieu à Fontainebleau le 25 août, apparut, en II, 6, le portrait du chasseur. Une légende veut que Molière se soit renseigné auprès de Monsieur de Soyécourt qui était le grand veneur dirigeant les chasses à courre du roi.

La disgrâce brutale de Fouquet retarda peut-être le moment où la pièce fut présentée au public parisien. Lors des fêtes qui suivirent la naissance du Dauphin, on la joua, à partir du 4 novembre, au “Théâtre du Palais-Royal” avec «ballets, violons, musique» et en faisant «jouer des machines». Là encore, le spectacle obtint un grand succès, et, de ce fait, la saison fut l'une des meilleures de la troupe. Et ce succès ne se démentit point du vivant de l'auteur.

En février 1662, Molière publia le texte avec :

-Une dédicace au roi ayant un ton de respect et d'aisance qui laisse assez voir que, entre Louis XIV et lui s'était établi, malgré la distance sociale, une sorte de contact humain.

-Un "Avertissement" où, après avoir présenté sa comédie-ballet (voir plus haut), il entrevit son possible développement en opéra puisqu'il écrivit que ce «mélange» *«peut servir d'idée à d'autres choses qui pourraient être méditées avec plus de loisir.»* ; où, étonné peut-être le premier de son importance croissante, il s'amusa à jouer à l'auteur grave, se dit être persuadé que la grande règle est de plaire, se vanta en affirmant : *«Je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve que d'en défendre un qu'il condamne.»*

-Une moquerie de la posture de «grand auteur» adoptée par Corneille lorsque, en 1660, il publia les trois volumes de son "Théâtre" accompagnés de "Discours" et d'"Examens".

Avec "Les fâcheux", la faveur royale descendit sur Molière. Consacré amuseur du roi, il allait être appelé à créer ces comédies-ballets qui ne sont pas les moindres de ses œuvres : "Les amants magnifiques", "Le bourgeois gentilhomme" et "La comtesse d'Escarbagnas". Mais, en même temps, cette puissante protection lui donna plus de liberté pour avancer dans la voie qui se découvrit enfin nettement à lui, la peinture de l'humaine vérité.

La pièce allait être jouée 106 fois du vivant de Molière. En 1682, elle fut reprise par la "Comédie-Française" avec une musique (perdue) composée par Marc-Antoine Charpentier.

En 1688, La Bruyère, dans "Les caractères de Théophraste", présenta «un homme incommode» : «Ce qu'on appelle un fâcheux est celui qui, sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup ; qui, entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours ; qui, se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est prêt de partir et de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, l'engage insensiblement à se promener avec lui sur le rivage ; qui, arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le caresse, et lui parle d'une voix contrefaite ; qui choisit le temps du repas, et que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours, il est allé par haut et par bas, et qu'une bile noire et recuite était mêlée dans ses déjections ; qui, devant toute une assemblée, s'avise de demander à sa mère quel jour elle a accouché de lui ; qui ne sachant que dire, apprend que l'eau de sa citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bonnes légumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde, comme une hôtellerie ; qui s'empresse de faire connaître à ses hôtes un parasite qu'il a chez lui ; qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur, et à réjouir la compagnie.»

En 1924, Bronislava Nijinska (la sœur du grand Vaslav Nijinski) adapta "Les fâcheux" pour les "Ballets russes", sur une musique de Georges Auric et dans des décors et costumes de Georges Braque.

En 2022, dans le cadre des "Fêtes nocturnes de Grignan", la pièce fut mise en scène par Julia de Gasquet et jouée devant la magnifique façade du château, les comédiens évoluant dans un décor de jardin qui évoquait celui du château de Vaux-le-Vicomte, neuf des «fâcheux» étant, comme l'avait fait Molière, joués par Thomas Cousseau.

Écrite au XVIIe siècle, cette comédie-ballet apparaît d'une étonnante modernité.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.ca